

---

*Langue et littérature latines du Moyen Âge*

## Langue et littérature latines du Moyen Âge

Conférences de l'année 2013-2014

Anne-Marie Turcan-Verkerk

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1714>

DOI : [10.4000/ashp.1714](https://doi.org/10.4000/ashp.1714)

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 122-133

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 05 octobre 2015, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1714>

---

Tous droits réservés : EPHE

## LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M<sup>me</sup> Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Histoire de l'ars dictandi : les années 1150-1170* (2).  
— II. *Le Waltharius, vers une attribution ?* — Au début de chaque séance : *Actualités de la recherche et bibliographie critique*.

### I. *Histoire de l'ars dictandi : les années 1150-1170* (2)

Après avoir étudié, en 2012-2013, les milieux italiens qui avaient les premiers utilisés et développés les travaux de maître Bernard dit « de Bologne », et en particulier l'œuvre de son disciple et successeur Guido, nous avons abordé en 2013-2014 les milieux dans lesquels, en France, sont arrivées ces productions italiennes des années 1150. Il s'agit d'une seconde vague de pénétration des doctrines italiennes en France, la première datant, selon nos recherches, des années 1146-1147, et étant liée aux milieux claravalliens<sup>1</sup>. Selon plusieurs indices concordants, déjà relevés l'année précédente, le premier milieu d'enseignement touché par les textes mis au point par Guido vers la fin de ces années 1150 a sans doute été celui des maîtres tourangeaux, comme le laisse deviner d'ailleurs une confusion déjà médiévale entre Bernard Silvestre et Bernard de Bologne, due à Gervais de Melkley, qui n'a pu parler que par ouï dire d'un enseignement bien antérieur à lui. Quand son élève Matthieu de Vendôme évoque l'enseignement de Bernard Silvestre sur le vers et la prose, il fait manifestement allusion à l'œuvre de Bernard « de Bologne », devenue sans doute déjà texte d'étude à Tours. Bernard Silvestre y enseigne encore en 1159 (on situe sa mort entre cette date et 1178).

Comment Bernard Silvestre est-il entré en contact avec les textes de maître Bernard ? Il y a bien sûr la solution de l'étudiant anonyme transporteur de textes, à laquelle font penser les modèles de lettres de la rédaction B redécouverts en 2012-2013. Mais il y a aussi un personnage particulièrement intéressant à Tours dans ces années, Pierre de Blois. Selon la chronologie d'Egbert Türk, il naît vers 1130, étudie à Tours, Orléans, Paris, où il rencontre Gérard de Péronne (un collègue de Nicolas de Montiéramey à Clairvaux, † 1146-1147). Il est à Bologne vers 1155, à l'époque même où Bernard de Bologne passe la main à Guido. On ne sait pas quand il quitte la ville, mais il y retourne en 1159 au moment de la succession d'Adrien IV. Dans les années 1160, il gagne peut-être sa vie comme maître. On le retrouve auteur d'une lettre au nom de l'archevêque de Rouen en 1165. En 1166, il accompagne les Français en Sicile

1. « L'introduction de l'*ars dictaminis* en France. Nicolas de Montiéramey, un professionnel du *dictamen* entre 1140 et 1158 », dans *Le dictamen dans tous ses états. Perspectives de recherche sur la théorie et la pratique de l'ars dictaminis (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, actes du colloque international de Paris, 5-6 juillet 2012, B. Grévin, A.-M. Turcan-Verkerk (éd.), Turnhout, Brepols, 2015 (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge), p. 43-68 (sous presse).

pour devenir le précepteur du jeune Guillaume II ; c'est à Palerme ou Messine que son frère Guillaume écrit l'*Alda*, dont, comme l'a découvert Carsten Wollin, Pierre cite un extrait dans son *ars dictandi*. L'expérience sicilienne dure deux ans, Pierre se retrouve à la cour pontificale en 1169-1170, ce qui lui donne de nouveau l'occasion de se rendre à Bologne, puis, à partir de 1170-1171, c'est l'Angleterre. Le *Libellus de arte dictandi rethorice*, datable de 1181-1185, sert probablement d'introduction théorique au recueil de ses lettres, qu'il édite une première fois en 1184. Il y utilise très largement la rédaction « B » de maître Bernard. Les liens mis en évidence par Carsten Wollin entre la poésie de Pierre de Blois, celle de son frère, et le *Libellus de arte dictandi rethorice* prouvent à l'évidence que ce manuel d'*ars dictandi* est bien de Pierre de Blois. La question que nous avons posée est celle de la stratification des sources de Pierre de Blois pour ce traité mis au point très tard.

Nous avons d'abord présenté, sur la base des travaux de R. W. Lenzen et de Carsten Wollin<sup>1</sup>, le plus ancien recueil de poésies attribuables à Pierre de Blois, le recueil « X ». Aucun rapprochement ne semble possible entre ce recueil et le *Libellus*, ni même le *Floribus rethoricis*<sup>2</sup> que C. Wollin tend à attribuer à Pierre de Blois : si ces petits poèmes convenus sont de Pierre, on peut en déduire qu'à cette époque de sa jeunesse, à Tours, Pierre n'était pas encore entré en contact avec l'*ars dictandi*.

1155, Pierre est à Bologne. La rédaction de Bernard qu'il utilise dans le *Libellus* est bien la rédaction B qui date de cette époque. Comme l'a démontré S. M. Wight, Pierre connaît la *doctrina privilegiorum* dont nous avons montré qu'elle est italienne ; il connaît aussi les *proverbia*, probablement français. Nous ne savons donc pas s'il a trouvé la rédaction B à Bologne ni s'il est celui qui l'a apportée à Tours, mais il réutilise plusieurs passages de Bernard littéralement, parmi les plus problématiques par leur corruption ou par leur unicité dans la tradition du *dictamen*, ce qui donne l'impression qu'il les a puisés à la source. Le second passage auquel nous faisons allusion exprime l'idée bernardine que le vers dactylique est la meilleure unité de mesure de la prose. C'est une idée qu'un seul autre texte semble connaître, l'*ars* métrique d'Innsbruck 322. Nous avons profité de ce rapprochement pour faire un assez long excursus sur les *artes* métriques et surtout sur ce texte inédit, qui présente plusieurs points de contact avec Pierre de Blois et nous semble appartenir à la génération du jeune Geoffroy de Vinsauf et peut-être du jeune Évrard de Béthune (à suivre).

L'une des *summulae* que Pierre utilise en les attribuant aux maîtres tourangeaux est l'*Aurea gemma* dite *gallica*, un texte qui date du milieu des années 1150, dont on ignore encore s'il est né à Tours ou dans l'entourage du comte de Champagne Henri le Libéral. L'attribution par Pierre aux *magistri turonenses* indique en tout cas que c'est à Tours qu'il est entré en contact avec ce texte. Pierre présente ces *summulae* comme des abrégés, dont on sent qu'il ne les juge que comme d'indignes successeurs de maître Bernard ; on peut y voir un indice de chronologie relative, ou un topos d'humilité : le terme s'applique aussi au *Floribus rethoricis*, écrit entre 1161-1171, peut-être

1. R. W. Lenzen, *Überlieferungsgeschichtliche und Verfasseruntersuchungen zur Lateinischen Liebesdichtung Frankreichs im Hochmittelalter*, Bonn, 1973 ; *Petri Blesensis Carmina*, éd. C. Wollin, Turnhout, 1998 (CCCM, 128).
2. Texte anonyme, éd. M. Camargo, « A twelfth-century treatise on *dictamen* and metaphor », *Traditio*, 47 (1992), p. 161-213.

par lui-même. Nous avons présenté les arguments de Carsten Wollin en faveur d'une attribution à Pierre de Blois, mais sans entrer dans le détail d'une véritable critique d'attribution.

Nous avons enfin terminé sur la théorie du *cursus*, qui semble la strate la plus récente du *Libellus*, et les textes apparentés.

Notre impression est que, quel que soit le lieu de rédaction du *Libellus* et malgré sa date tardive, ce manuel a accompagné toute la vie intellectuelle de Pierre de Blois et porte en lui l'histoire de sa découverte progressive des textes théoriques.

Ce milieu tourangeau et ces textes forment le contexte d'un manuscrit qui n'a pas encore été complètement expliqué, et qui a occupé le reste de l'année, Bruges, Openbare Bibliotheek Ms. 549<sup>1</sup>. Charles Vulliez a consacré deux séances (17 décembre 2013 et 14 janvier 2014) à l'étude approfondie de ce manuscrit, qui est l'un des témoins de la rédaction B de maître Bernard, et en particulier de son quaternion signé *VIII*<sup>2</sup>, qui permet d'étudier le traitement de la *carta* en ces années centrales du XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Celui-ci, qui concerne surtout la question de la *libertas*, semble intéresser au premier chef des clercs, les laïcs étant peu présents. Les documents sont très variés, par leur forme, leur longueur, leur typologie, certains d'entre eux donnant des indications techniques sur la façon de rédiger les chartes et plus spécialement sur le préambule. Quatre eschatocoles donnent la date de 1166, et un auteur est nommé : Hilaire, maître à Orléans et Angers, et poète. Trois pièces se retrouvent dans le recueil de lettres qui suit l'*Aurea gemma gallica* dans le témoin principal, Admont SB 759. Les lieux cités et les rapprochements possibles démontrent des liens avec Orléans (deux occurrences), Chartres (une), Meaux (deux), Paris (quatre), Tours (sept). S'il est probable que le recueil reflète plusieurs strates successives, la plus importante est la strate tourangelle, qui permet de dater au moins de 1166 au plus tard l'utilisation à Tours de l'*Aurea gemma gallica* – ce qui pourrait peut-être dater la strate correspondante de la culture dictaminique de Pierre de Blois.

Le même manuscrit transmet aux f. 1-4v le *Tractatus primus Iohannis de dictamine*, inc. *Cum omnis scientia rudis sit et inculta nisi...*, texte inédit dont il est le seul témoin connu<sup>3</sup>. L'auteur, dans son paragraphe sur la *conclusio*, mentionne un recueil de lettres : « Similiter et de utili et honesto, quorum multa in epistolis nostris liquent exempla », dont il faudrait savoir si c'est celui qui suit dans le manuscrit (inédit également) ou un recueil de lettres connu par ailleurs. Le texte citant le roi Henri d'Angleterre, il est postérieur à 1154 et antérieur à 1189 ; celui-ci étant le souverain de référence, on peut se demander si l'on ne se trouve pas dans un milieu anglais ou lié au souverain. Muni d'une introduction extrêmement cicéronienne et soignée, le texte s'intéresse avant tout à l'analyse de la *materia* et à ce qu'elle implique, et, dans le domaine des couleurs, à la métaphore – comme le *Floribus rethoricis*. Il est clair que le texte appartient à ce qu'on pourrait appeler la nouvelle école française du *dictamen*.

1. Je remercie Evelien Hauwaerts (Openbare Bibliotheek Brugge), qui m'a grandement facilité l'accès au document (notice : <http://cabrio.bibliotheek.brugge.be/erfgoed/?hreciid=|library/oudedrukken|7363>).
2. Voir C. Vulliez, « Entre théorie et pratique de l'écrit : les maîtres en *dictamen* français des années centrales du XII<sup>e</sup> siècle et le traitement de la *carta* », à paraître dans les *Mélanges offerts à Michel Zimmermann*.
3. J'en prépare l'édition.

L'analyse des sources de l'introduction fait apparaître une combinaison de textes intéressante : certes l'*ad Herennium* et le *De inventione*, mais surtout les *Partitiones oratoriae*, le *De oratore*, les *Paradoxa stoicorum*. Nous avons étudié rapidement la tradition manuscrite de ces traités pour voir qui les avait possédés tous ensemble. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, mais une seule réponse semble possible, au vu de sa liste de livres, de ses manuscrits et de ses sources : un Iohannes, Jean de Salisbury. Nous nous sommes demandé si les connaissances littéraires de Iohannes pouvaient dépendre du *Florilegium gallicum*, mais il ne semble pas que ce soit le cas. Dernier indice : le maître Iohannes partage avec Jean de Salisbury une citation de Chalcidius, mais aussi le contexte de cette citation.

Avec Hilaire d'Orléans, Pierre de Blois, Jean de Salisbury peut-être, l'*ars dictaminis* prend un tournant radical, celui du cicéronianisme et de la poétique, mais aussi elle devient cette discipline qui permet d'accéder aux carrières de grands commis de l'État : elle devient un élément clé de la formation de l'intellectuel, qu'il se destine à l'enseignement ou à l'administration, ou les deux, comme Pierre de Blois et Jean de Salisbury. Mais on touche aussi, à travers l'*ars*, le milieu des plus grands poètes rythmiques du XII<sup>e</sup> siècle, ceux dont on retrouvera les œuvres dans les recueils plus tardifs : on peut se demander si c'est un hasard que Bernard de Bologne ait été le premier théoricien de la poésie rythmique, et si ce n'est pas lui qui a permis d'établir ce lien si fort désormais entre les belles lettres et l'*ars dictandi*. C'est en tout cas de ce creuset que sortiront les grands théoriciens de l'écriture, tels Matthieu de Vendôme et Geoffroy de Vinsauf.

Après sept ans de séminaire, nous laisserons là l'histoire de l'*ars dictandi*. Le gros dossier à étudier désormais est celui de Bernard de Meung, sur lequel Charles Vulliez prévoit plusieurs publications. À partir des deux dernières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'autres matériaux sont encore trop inexplorés<sup>1</sup> : la suite de cette synthèse ne pourra voir le jour qu'après quelques années de recherche.

## II. Le *Waltharius* : vers une attribution ?

Avant de passer à une tentative d'attribution du *Waltharius*, réservée finalement à l'année 2014-2015, nous avons consacré l'année à tester deux points abordés l'année précédente. D'abord, une idée émise à l'examen rapide des témoins du *Waltharius* postérieurs au XI<sup>e</sup> siècle : si vraiment le *Waltharius* a été diffusé en Allemagne, Autriche, Suisse selon les voies de diffusion dessinées par les réseaux de réforme bénédictins, dans des abbayes qui toutes avaient plus ou moins subi auparavant une influence gorzienne, peut-on aller jusqu'à penser que ce texte a fait partie d'un programme de lectures gorzien, et si oui, pourquoi ? Ensuite, la datation du plus ancien témoin identifié, le fragment de Hambourg (Hamburg, Staatsbibl., Cod. 17 in scrin. fragm. 1, f. 2r-v).

Pour tester la première hypothèse, il fallait repartir de l'écosystème formé par les bibliothèques de Metz et des environs, et d'un article de Raymund Kottje paru

1. Pour un bilan provisoire, A.-M. Turcan-Verkerk avec la collaboration de C. Felisi, « Les *artes dictandi* latines de la fin du XI<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : un état des sources », dans *Le dictamen dans tous ses états...*, p. 315-413.

en 1969, qui avait pour la première fois tenté d'établir un lien entre mouvements de réforme et composition des bibliothèques<sup>1</sup>, mais en adoptant un ordre anti-historique, partant de la réforme de Hirsau pour ensuite examiner celles de Gorze et de Cluny : choix qui s'explique sans doute par l'état des sources, plus riche pour la réforme de Hirsau que pour les deux autres, et qui permet, Hirsau ayant été réformée par Gorze, d'avoir un point d'appui pour étudier cette dernière. La réforme de Gorze, dont l'ampleur a certainement été exagérée par Kassius Hallinger, puis redimensionnée grâce aux travaux du groupe de Göttingen, de Michel Parisse et d'Anne Wagner, a été polycentrée, diverse, soumise à de multiples influences (Fleury, Saint-Riquier, Toul, Saint-Bénigne...) et très peu programmatique en définitive : pas de distribution de textes liturgiques gorziens, pas de hiérarchie des abbayes. Il vaut mieux parler de réforme lotharingienne, et d'un réseau d'influence gorzien dû au prestige de cette abbaye profondément liée au siège de Metz et à la famille carolingienne, et au charisme de plusieurs personnages formés à Gorze.

Alors, y a-t-il un profil de bibliothèque gorzienne ? Le point de départ a été le catalogue de Gorze du XI<sup>e</sup> siècle, bien édité par Anne Wagner<sup>2</sup>, dont nous avons analysé les strates décelables à travers la copie de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, qui a lissé le document<sup>3</sup>. C'est un fonds carolingien vieilli pour le XI<sup>e</sup> siècle et en mauvais état, dont les manuscrits les plus détériorés forment un ensemble assez banal (Bible, Augustin, un Martinellus, des passionnaires). Sont frappantes la présence de Walahfrid Strabon, celle de Reims à travers Hincmar en particulier, la présence des archives de Saint-Riquier et de Micon (après 881), la présence de Sedulius Scottus, et une forte composante auxerroise. Ces influences sont à rapprocher de la mention de textes très rares avec, pour certains classiques, la précision rare au Moyen Âge des *tria nomina*, qui pourrait indiquer l'antiquité des états textuels transmis. On peut aussi se demander s'il n'y a pas eu un atelier gorzien de collections canoniques. Néanmoins, ce n'est pas à Gorze que Jean de Vandières va se former, ni vers 910 (il va à Saint-Mihiel), ni vers 920-925 (il va à Toul puis à Saint-Pierre-aux-Nonnains, où se fait sa révolution intellectuelle). Il n'entre à Gorze qu'en 934, et jusqu'en 974 il n'apparaît que comme un administrateur. Après 1032, on porte la collection « scolaire » et ses raretés au prieuré d'Amel : mise au rebut ? signe au contraire de vitalité ? La plupart des livres décrits par le catalogueur comme « cepti » ou « imperfecti » appartiennent à ce fonds, mais de quoi est-ce le signe, d'une intense activité de copie ou d'un semi-abandon ? Anne Wagner a souligné combien il était difficile d'établir un lien entre ce document et la réforme, et de fait : si le fonds est essentiellement du IX<sup>e</sup> ou même du début du X<sup>e</sup> s., il précède la réforme ; s'il est de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup>, il est postérieur au passage de la réforme de Saint-Bénigne ; s'il est contemporain de Jean de Gorze, il est difficile de trouver une cohérence.

1. R. Kottje, « Klosterbibliotheken und monastische Kultur in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 80 (1969), p. 145-162.
2. *BMMF* n° 643 ; éd. G. Morin, dans *RB*, 22 (1905), p. 1-11 ; cf. analyse du catalogue dans A. Wagner, *Les manuscrits de la bibliothèque de Gorze*, dans *Religion et culture autour de l'an mil. Royaume capétien et Lotharingie*, D. Iogna-Prat et J. C. Picard (éd.), Paris, 1990 p. 111-117 [p. 113-114 et 116] ; Ead., *Gorze au XI<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'histoire du monachisme bénédictin dans l'Empire*, Turnhout, 1996, chap. III p. 101-190, éd. p. 137-180, reprod. du f. 13v. p. 113.
3. Reims, BM, 427 f. 12-14.

R. Kottje a cherché ailleurs ce qu'il ne trouvait pas à Gorze : à Montier-en-Der à travers Adson, à Tegernsee à travers Froumond, à Saint-Emmeram à travers Otloh, à Saint-Vincent de Metz à travers Sigebert de Gembloux, et en a retiré l'impression que, dans la réforme de Gorze, régnait une culture profane et classique d'un niveau très élevé – conclusion qui semble inévitable si l'on ne prend en compte que la surface du catalogue de Gorze et, surtout, que des profils de grands intellectuels. Nous avons examiné ces cas pour vérifier l'hypothèse.

Pour Adson, règne l'idée vulgate qu'il fut l'artisan de la réforme à Montier-en-Der, réforme que l'on peut dater en fait de 934-935. Les travaux de Monique Goulet<sup>1</sup> ont montré que la chronologie d'Adson devait être révisée – formation à Luxeuil, rôle d'écolâtre à Toul entre 950 et 960, accession à l'abbatiate de Montier en 968, à l'âge de 38 ans – et ne permettait plus de formuler cette hypothèse : Adson n'est pas un produit gorzien, et la réforme à Montier-en-Der ne lui est pas due. En 992, quand il part pour la Terre Sainte, on trouve dans son coffre les livres d'un écolâtre et d'un intellectuel, qui ne représentent qu'une partie des livres de Montier, en lesquels rien ne permet de voir les signes d'une quelconque réforme<sup>2</sup>.

Victime d'incendie, l'abbaye de Tegernsee fut refondée en 979 par Hartwig, qui venait de l'un des établissements porteurs de la réforme lotharingienne, Saint-Maximin de Trèves. Il ne resta que quatre ans à la tête de l'abbaye. L'artisan de la reconstruction de la bibliothèque est Gozpert, qui se trouve sous l'influence non de Gorze, mais de Saint-Emmeram, et qui va chercher les modèles chez ses voisins : Saint-Emmeram et Freising. La correspondance rassemblée dans le clm 19412 fait surtout apparaître les logiques amicales et de voisinage qui président aux échanges de livres, essentiellement entre Froumond et son ami Reginbald, *custos librorum* de Saint-Emmeram : il n'est pas question, ici, de réforme, et les livres circulent dans un sens comme dans l'autre. Les travaux de Christine Elisabeth Eder permettent de voir que les manuscrits d'origine « étrangère » à Tegernsee sont essentiellement les manuscrits liturgiques et d'intérêt scolaire<sup>3</sup>. On peut rapprocher ce fait, par exemple, de la liste des livres offerts à Tegernsee par Reginfrid (xi<sup>e</sup> siècle), venu semble-t-il du monde laïc et entré tardivement à l'abbaye en apportant des livres variés, en particulier des textes classiques<sup>4</sup>. L'examen de ce document a été l'occasion de formuler quelques suggestions sur les liens possibles entre ce Reginfrid et le chef-d'œuvre transmis par Tegernsee à la fin du xi<sup>e</sup> siècle dans un manuscrit d'auteur (clm 19486), le *Ruodlieb*, qui pourrait avoir été écrit pour une cour épiscopale. À Tegernsee, on ne peut pas plus qu'à Montier-en-Der établir un lien entre la restauration de l'abbaye par un abbé issu de la réforme lotharingienne et l'alimentation de la collection de livres.

1. Se reporter à l'introduction de *Adsonis Dervensis opera hagiographica*, éd. M. Goulet, Turnhout, 2003 (CCCM, 198), p. vii-xxvi.
2. Sur les sources concernant la collection de livres de Montier-en-Der, on peut consulter F. Collard, « Les livres de l'abbé Adson et l'abbaye de Montier-en-Der », dans *Les moines du Der, 673-1790*. Actes du colloque international d'histoire, Joinville - Montier-en-Der, 1<sup>er</sup>-3 octobre 1998, P. Corbet (éd.), Langres, 2000, p. 147-159.
3. C. E. Eder, *Die Schule des Klosters Tegernsee im frühen Mittelalter im Spiegel der Tegernseer Handschriften*, Munich, 1972 (Sonderdruck aus *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens und seiner Zweige*, 83, Heft I/II = *Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung. Beiheft*).
4. Cf. C. E. Eder, *Die Schule*..., n. 331 p. 115 ; éd. MBKDS 4/2, p. 750-751.

Le cas de Sigebert de Gembloux, érudit de culture messine, avait déjà été traité en 2012-2013. Le cas d'Otloh n'a pas été abordé, le contresens nous ayant paru encore plus flagrant que dans les cas d'Adson et Froumond, et l'abbaye de Saint-Emmeram de Ratisbonne ayant été évoquée en même temps que Tegernsee.

Les sources conservées ne permettent donc pas de supposer qu'il y ait eu un programme de lectures gorzien. La diffusion du *Waltharius* permettrait-elle d'en entrevoir un ? Les hommes de l'écosystème messin ont transporté sans aucun doute des textes dans les abbayes qui les accueillait, comme Sigebert à Gembloux. En ce qui concerne l'alimentation des collections de livres, les relations de voisinage et le parcours des individus semblent plus forts, dans ces abbayes, que la notion de réforme. Frédéric Duplessis et Stéphane Lecouteux, au cours de leurs exposés et pour leurs domaines propres, ont également mis en évidence l'importance primordiale des relations personnelles et des logiques géographiques. Les questions à poser, à propos du *Waltharius*, sont donc peut-être autres. Par exemple : pourquoi ce texte n'a-t-il intéressé que dans l'empire ? Pourquoi n'en a-t-on aucune trace à l'ouest ? Pourquoi l'épopée dont le héros est aquitain n'a-t-elle pas été copiée en Aquitaine ? L'année n'aura donc servi qu'à modifier le questionnement, qui rejoint, à travers la question du sens à donner au texte, celle de l'attribution.

Pour répondre à la deuxième question, nous avons repris, grâce à la remarquable bibliothèque virtuelle de Lorsch en ligne (<http://bibliotheca-laureshamensis-digital.de/>), tous les manuscrits situés par Bernhard Bischoff à Lorsch entre le milieu du IX<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> siècle, et tenté de les classer selon une chronologie relative, en forgeant nos propres critères, non sans avoir tenté auparavant de comprendre jusque dans le non-dit les critères du grand paléographe<sup>1</sup>. Les planches avaient reçu des noms aléatoires ne suggérant aucun principe de classement et ne portaient pas d'indication permettant de les dater. Naturellement, un biais de ce « bac à sable paléographique » doit être signalé d'emblée : ce travail collectif d'une douzaine de personnes, trop court, n'a pu être fait qu'à partir de vingt-neuf reproductions, soit une page par manuscrit choisie dans chaque cas par le directeur d'études pour ses affinités avec le fragment de Hambourg – et peut-être déjà sous l'influence des datations et des points de repère de B. Bischoff... La paléographie lorschienne n'a pas été réexaminée depuis Bernhard Bischoff, les datations ayant été admises telles quelles par Angelika Häse<sup>2</sup> ; les notices descriptives de la *Bibliotheca Laureshamensis* virtuelle se font l'écho des hésitations de B. Bischoff lui-même sur la datation des manuscrits (finalement fréquentes), mais vont rarement au-delà.

La première conclusion de l'exercice est que le fragment de Hambourg est sans doute plus proche de 950 que de 850, ce qui confirme en la vieillissant un tout petit peu la datation de Bernhard Bischoff ; la seconde conclusion est que l'ensemble du fragment doit remonter à la même époque, et qu'il est impossible d'imaginer un écart

1. Avec traduction précise de tous les passages pertinents de B. Bischoff, *Lorsch im Spiegel seiner Handschriften*, Munich, 1974 ; Id., *Die Abtei Lorsch im Spiegel ihrer Handschriften*, Zweite, erweiterte Ausgabe, Lorsch, 1989.
2. A. Häse, *Mittelalterliche Bücherverzeichnisse aus Kloster Lorsch. Einleitung, Edition und Kommentar*, Wiesbaden, 2002.

d'un siècle entre la copie du début du quaternion (*epist.* 106 de Jérôme) et celle du *Waltharius* : ce grand écart n'a sans doute été fait par Bernhard Bischoff que parce que la première partie *pouvait* à la rigueur correspondre à une entrée des inventaires de Lorsch des années 840-860 et parce que la datation de la seconde *devait* se conformer à une certaine doxa de l'histoire littéraire.

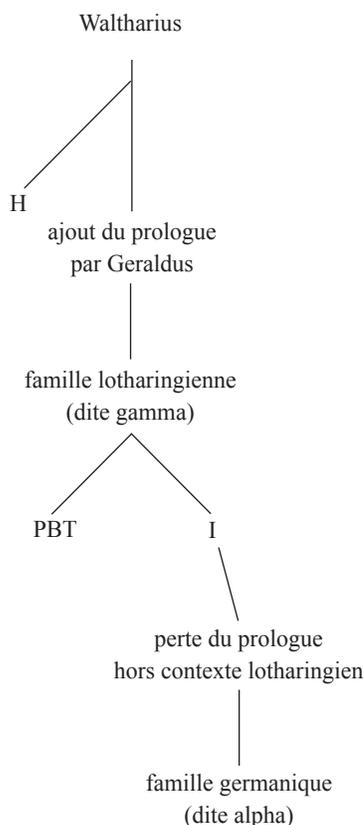
Le calcul de l'espace occupé par la copie de ces deux textes ayant été affiné et revérifié, nous croyons pouvoir confirmer qu'en aucun cas le fragment de Hambourg n'a pu transmettre le prologue de Geraldus, prologue dont la datation supposée obligeait le paléographe à rajeunir la copie du manuscrit. Le fragment de Hambourg semble bien témoigner du texte d'origine, copié probablement par Geraldus et en tout cas augmenté par lui d'un prologue en vers à l'intention d'un prélat nommé Erkanbald.

Il restait, pour achever de « déblayer » la situation, à s'intéresser à Geraldus et à son prologue, puisque deux questions ont été largement et diversement traitées par la bibliographie : qui était ce Geraldus (date, niveau de culture, milieu), et peut-on l'identifier avec l'auteur du *Waltharius* ? Après avoir exposé les hypothèses en présence, nous avons tenté d'explorer trois voies : comprendre le prologue, chercher ressemblances et différences entre le prologue et l'épopée, utiliser les données externes.

La traduction du prologue n'est pas toujours aisée du fait de certaines constructions bancales (par ex. v. 19), d'un latin parfois chancelant (par ex. maîtrise douteuse du vocatif dans la deuxième déclinaison), de l'imprécision et de la relative pauvreté des termes et expressions (par ex. emploi ambigu de *promere* dans l'étrange expression *de larga promere cura*, retour de la cheville *in aevum*), avec lesquels contraste cependant l'emploi d'*adelphus*, qui révèle peut-être l'appartenance de l'auteur à un milieu lettré. Nous avons creusé l'idée d'un *carmen figuratum*, proposée par Hans F. Haefele et Gabriel Silagi<sup>1</sup>, mais le résultat n'a pas été convaincant : si l'auteur a cherché ce genre d'effet, il n'a guère réussi, et cet échec complète le portrait d'un lettré qui a des connaissances, qui a des prétentions, mais qui ne produit pas un texte parfaitement abouti. Nous sommes revenus sur les différences de style et de versification mises en évidence par la bibliographie entre le *Waltharius* et son prologue, mais aussi sur la façon dont celle-ci les a exploitées : soit pour nier l'identité des deux auteurs, soit pour la souligner en mettant l'accent sur l'évolution de celui-ci entre le début de l'épopée et sa fin, et entre l'épopée et le prologue.

Parmi les tenants de l'identité, Otto Schumann pensait que pour nier l'unicité d'auteur, il aurait fallu déjà pouvoir prouver que le prologue n'avait pas toujours existé. Il considérait comme une chimère la possibilité de le démontrer : avec Karl Strecker, il pensait en effet que le manuscrit I, porteur du prologue, avait pu donner naissance à la famille germanique dépourvue de prologue, et en déduisait qu'à date ancienne, le prologue avait toujours accompagné le texte<sup>2</sup>. Mais notre analyse du fragment de Hambourg (qui, à l'époque d'O. Schumann, était encore daté du XIII<sup>e</sup> siècle) suggère aujourd'hui que le plus ancien témoin n'avait pas de prologue. En tenant compte des observations d'O. Schumann et des observations que nous avons faites en 2012-2013, on pourrait aboutir à un stemma de ce type :

1. H. H. Haefele, « Geraldus-Lektüre », *Deutsches Archiv*, 54 (1998), p. 1-22, et G. Silagi, « Exkurs zu Hans F. Haefele, Geraldus-Lektüre », *Deutsches Archiv*, 54 (1998), p. 119-120.
2. O. Schumann, « Waltharius-Probleme », *Studi medievali*, n. s. 17 (1951), p. 177-202.



Ce schéma est évidemment une simplification hypothétique qui ne représente qu'une histoire possible de la transmission, et il ne peut constituer qu'un levier pour aller plus loin.

La dissociation de l'épopée et du prologue dans la transmission, qui constitue un argument externe, invite à prendre au sérieux les distorsions entre les niveaux d'écriture des deux textes et à en donner l'interprétation la moins contournée : la distinction entre deux auteurs de niveaux sensiblement différents, qui, pour tout un pan de la bibliographie récente, ne fait d'ailleurs pas de doute.

De toutes les hypothèses en présence, compte tenu des éléments anciens et nouveaux, lesquelles pourraient résister le mieux ?

— Geraldus serait le vieux maître d'Ekkehard I<sup>er</sup> à Saint-Gall, qui aurait offert le texte de jeunesse de ce dernier, après sa mort (973), à un évêque Erkanbald, soit celui de Strasbourg, soit le prédécesseur d'Aribon à Mayence : cette hypothèse ancienne, du fait qu'elle ne repose que sur le rapprochement entre le *Waltharius* et les *Casus sancti Galli*, tombe d'elle-même. En outre, on voit mal comment le très vieux Geraldus pourrait se dire l'*alumnus* d'Erkanbald (v. 12 du prologue).

— Si d'ailleurs Erkanbald est alors l'évêque de Mayence (1011-1021), la citation du prologue par Gauthier de Spire en 984 (v. *infra*) pose un problème difficile.

— Erkanbald serait un archevêque de Tours (981-1005) ou de Bordeaux (1044-1059), Geraldus serait l'un des nombreux Gérard de Fleury. Cette hypothèse, montée tendancieusement en épingle par Jacques Flach en 1916 pour rendre le *Waltharius* à la France<sup>1</sup>, repose sur une note aujourd'hui perdue mais qui n'est pas antérieure au xvii<sup>e</sup> siècle, sur le fait que le lat. 8488A de la BNF ait été relié, à Fleury et au plus tard au xii<sup>e</sup> siècle, avec l'actuel Vaticano, BAV, Reg. lat. 1414, de Fleury, puis sur une série de suppositions paléographiques contestables<sup>2</sup> : les quelques caractéristiques relevées par Élisabeth Pellegrin dans le 8488A, qu'elle retrouve à Fleury, existent aussi dans l'est de la France.

— Erkanbald serait un évêque d'Eichstätt : cette proposition d'Otto Schumann s'appuie sur la rareté du nom Erkanbald dans les listes de Gams, et sur la certitude que prologue et épopée sont d'un même auteur et que l'ensemble remonte au ix<sup>e</sup> siècle : la lecture de Gams ne suggérerait alors qu'une seule solution, Erkanbald d'Eichstätt (882-916). Mais nous avons vu que l'auteur du prologue et celui de l'épopée ne sont certainement pas une seule et même personne, et que l'ajout du prologue a toutes chances d'être postérieur à 950, l'épopée, elle, pouvant être antérieure.

— La seule hypothèse sérieuse, à l'examen, est celle de Walter Berschin<sup>3</sup>, compatible avec l'hypothèse de Wilmotte selon laquelle Geraldus serait un clerc toulousain : Geraldus aurait offert à Erkanbald de Strasbourg (965-991) une copie du *Waltharius*. Elle permet de concilier l'ensemble des données en présence.

En s'appuyant sur le dossier de dédicaces de livres rassemblé par Karl Strecker dans les MGH, *Poetae* V, Walter Berschin éclaire le contexte de Geraldus : un milieu cohérent de copistes lettrés partageant une même formation et une même culture, chez qui l'on retrouve un même vocabulaire et les mêmes *injurtae*, une même envie de se donner l'air de connaître des mots grecs (tendance hellénisante très présente chez Gauthier de Spire), ainsi que le même goût pour les acrostiches, mésostiches, téléstiches. Ce milieu n'est pas limité à l'entourage d'Erkanbald, mais s'étend à Metz et à Verdun, d'après les productions conservées. Il nous semble même que l'on peut rapprocher la mystérieuse mention, dans Paris BNF lat. 8488A, du *liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla* des private jokes des copistes messins, et plus particulièrement, de la façon dont se présente l'auteur du poème qui, à Saint-Nabor, cite avec humour le v. 74 du *Waltharius* : *Hatto... brutus*<sup>4</sup>.

On peut adjoindre aux écoles de Strasbourg, Metz et Verdun l'école cathédrale de Spire. Il semble, comme l'a déjà souligné la bibliographie, que Gauthier de Spire ait déjà connu le *Waltharius* avec son prologue quand, entre 14 et 18 ans, il écrivait la vie de saint Christophe en vers (la tâche lui avait été confiée sans doute dès 981,

1. J. Flach, « Revendication contre l'Allemagne du poème de Gauthier d'Aquitaine (*Waltharius*) », *Revue des études historiques*, 82 (1916), p. 297-313.
2. E. Pellegrin, « Membra disiecta floriacensia », 1959, réimpr. dans Ead., *Bibliothèques retrouvées. Manuscrits, bibliothèques et bibliophiles du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, 1988, p. 159-210 (p. 179-197).
3. W. Berschin, « Erkanbald von Strassburg (965-991) », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 134 (1986), p. 1-20, et traduction fr. avec mise à jour : « Erkanbald de Strasbourg (965-991) », dans *L'abbaye de Saint-Gall et l'Alsace au haut Moyen Âge*. Actes des journées de Colmar 23-25 juin 1994, J.-L. Eichenlaub et W. Vogler (éd.), Colmar, 1997, p. 55-76.
4. Éd. K. Strecker, MGH *Poetae* V, Bucheinträge, *St Avold [St Nabor]* n° VII, v. 7, p. 384.

mais le début du texte date de 984<sup>1</sup>) : il utilise, au v. 83 du livre VI de cette longue composition, l'expression *per inampla dierum*, proche de *l'inampla diei* du v. 20 de Geraldus. Qui cite qui ? Geraldus, vers la fin de l'épiscopat d'Erkanbald, entre 984 et 991, repêche-t-il un vers du jeune Gauthier dans cette longue vie métrique ? Ou est-ce Gauthier, produit de ces écoles dans lesquelles le *Waltharius* était lu et commenté comme le prouvent le poème de Saint-Nabor et la liste de livres de Bern BB 4 (voir le résumé de l'année 2012-2013), qui reprend le prologue, texte court ouvrant la lecture d'un texte devenu scolaire<sup>2</sup> ? La seconde hypothèse est la plus probable, malgré la supériorité du niveau de Gauthier sur celui de Geraldus. En ce cas, le prologue serait datable entre 965 et 984 au plus tard ; la copie de Geraldus aurait-elle été un cadeau pour l'avènement d'Erkanbald ?

Ces écoles et *scriptoria* liés les uns aux autres correspondent, comme nous l'avons déjà souligné l'année précédente, à la région où se passe l'action du *Waltharius* (rappelez les lieux cités : Worms, Spire, Metz, Strasbourg) et où s'est développée sa diffusion.

1. P. Vossen, *Der Libellus scolasticus des Walther von Speyer. Ein Schulbericht aus dem Jahre 984*, Berlin, 1962, p. 9 en particulier.
2. Et qui le restera : W. Berschin, « Waltharius-Glossen », dans *Proceedings of the Fifth International Congress for Medieval Latin Studies (Toronto 2006)*, fasc. 2 = *Journal of Medieval Latin*, 18 (2008), p. 346-355 (avec cartographie).